

François Debras

«Un tableau Excel ne peut rien faire contre une émotion»

INTERVIEW
ÉTIENNE BASTIN

Comment fonctionnent les discours politiques, d'où tirent-ils leurs forces ou leurs faiblesses? Selon quelles stratégies sont-ils produits pour mobiliser les citoyens et en quoi contribuent-ils à créer une nouvelle réalité? Ce n'est pas sans raison que l'on parle de «scène politique». Dans son dernier ouvrage*, François Debras, politologue, professeur associé à l'ULiège et maître assistant à HELMo, analyse la façon dont les discours politiques mobilisent mythes, métaphores ou storytelling notamment. Objectif: montrer comment sortir de la brutalisation actuelle des débats et reconstruire une nouvelle scène politique, l'agora, «où le débat démocratique (re) trouve sa place.»

Vous montrez que le discours politique est semblable au récit de fiction. De quelle manière?
Tout récit fictionnel repose d'abord sur une valeur centrale qui va faire l'objet d'une quête de la part des personnages, héros en tête. Dans cette quête, ces personnages rencontreront des aidants et des freinants lors des difficultés qu'ils vont inévitablement rencontrer pour incarner l'objet de cette quête.

Un discours politique a les mêmes ressorts. Chaque parti se fonde sur une valeur centrale (la liberté, la solidarité,...) mais qui en est encore au stade théorique. Le parti en fait l'objet d'une quête à travers laquelle les citoyens vont s'efforcer de la concrétiser. Et sur ce chemin, ils rencontreront eux aussi des freinants et des aidants.
La force du discours politique réside dans sa capacité à unir une valeur – intellectuelle – à une quête, un combat qui, lui, s'adresse au cœur et à l'action. Mais, à la différence du récit fictionnel, le discours politique s'adresse aux citoyens pour qu'ils deviennent eux-mêmes les héros, par leur engagement, de la réalisation de la quête. Dans ce discours, on désigne les «freinants» que les héros doivent vaincre.

Avec le même processus identificatoire au leader politique?
Oui et non. Non, lorsque le parti politique énonce une valeur de manière intellectuelle. Oui, lorsque ces leaders montrent comment leur vie propre est un exemple concret de la réalisation de la valeur en question. Quand Barack Obama se présente en fils d'immigrants kényans qui est devenu président, il rend possible un processus identificatoire. De même, lorsque Elio Di Rupo naguère, ou Georges-Louis Bouchez aujourd'hui, racontent leur histoire familiale pour expliquer leur engagement politique. En d'autres termes, à l'énoncé d'une valeur théorique, on joint une histoire personnelle qui relève du storytelling et qui rend l'identification possible. Le storytelling permet d'intégrer l'histoire individuelle (du leader ou du citoyen) à une histoire plus vaste.

Les débats politiques véritables, dites-vous, ont quasi disparu. Pour quelles raisons?
Dans un vrai débat, on échange des idées dans un certain respect mutuel. On cherche à dégager un consensus. Aujourd'hui, les débats se sont brutalisés. L'insulte et l'invective ont toujours existé en politique mais à présent, la brutalisation est devenue une stratégie: elle vise à déstabiliser, à sidérer l'adversaire. Le débat devient un ring de boxe. Face à la brutalité, soit l'adversaire répond de la même manière et alors le débat s'effondre: ce ne sont plus que deux monologues violents. Soit il refuse d'adopter cette posture et alors il paraît faible et il a perdu.

Les médias ne jouent-ils pas un rôle dans cette banalisation?
Oui, bien sûr, par exemple lorsqu'ils utilisent des dispositifs qui encouragent la confrontation, comme le cube de verre de la RIBF lors des dernières élections; mais on retrouve cela aussi à la radio ou dans les formats papier, avec les «pour» et les «contre».

Dans ce cadre, quel imaginaire collectif produit-on avec l'expression de «guerre culturelle»?
Dans une guerre, l'adversaire est un ennemi, un traître, bref, quelqu'un à abattre. Le débat perd son sens. Cette expression contribue à la brutalisation et à la polarisation politique. Il est intéressant de constater que naguère, c'était la

gauche qui invoquait la nécessité de «l'hégémonie culturelle»: pour accéder au pouvoir, il fallait d'abord qu'elle gagne la bataille culturelle auprès des masses.
En matière de stratégie de discours, en quoi consiste la théorie de la «fenêtre d'Overton»?
La fenêtre d'Overton, c'est le périmètre de ce qui peut être dit et accepté dans une société. La stratégie politique consiste à ouvrir toujours davantage cette fenêtre. On commence par affirmer – comme Bruno Retailleau en France, par exemple – que l'État de droit n'est pas «intangible» ni «sacré», ce qui est une proposition inacceptable. Mais la voilà lancée dans l'opinion. Elle peut alors devenir un thème de débat (les pour et les contre), faire l'objet d'une étude juridique qui elle-même sera relayée par les médias et d'autres personnalités politiques. L'idée fait donc peu à peu son chemin dans l'opinion jusqu'à ce qu'elle devienne légitime. À ce moment-là, certains partis l'intégreront à leur programme politique.

En quoi la notion de cadrage permet-elle de comprendre l'hybridation des discours à laquelle on assiste aujourd'hui? Des thèmes écologiques percolent à droite et, à l'inverse, des thèses radicales sur l'immigration s'imposent dans les discours de partis traditionnels, y compris chez les sociaux-démocrates...
Le cadrage d'un sujet – comme en photographie – est l'angle sous lequel on va l'aborder. À l'extrême droite, par exemple, on lie immigration et insécurité. L'objectif de ce type de cadrage est de l'imposer comme seul valable pour résoudre un problème et coloniser les esprits.
Dans ce cadrage, la métaphore joue un rôle majeur: on parlera de «déferlante». Le problème est que lorsqu'on attaque un cadrage, on le fait vivre: s'opposer à un cadrage, c'est le valider. Si je vous dis: «Ne pensez pas à un éléphant», ce dernier va s'imposer à votre esprit... Si l'on objecte à un partisan de l'extrême droite qu'il n'y a pas de lien entre immigration et insécurité, preuves à l'appui, l'auditeur, lui, retient qu'il y a un lien entre ces termes et ce cadrage va s'imposer dans le public. Un autre exemple de recadrage est le discours de Georges-Louis Bouchez, le 1^{er} mai, sur un ancien site minier, bastion des luttes ouvrières et en



La force du discours politique réside dans sa capacité à unir une valeur – intellectuelle – à une quête, un combat qui, lui, s'adresse au cœur et à l'action.

présence d'un ancien mineur. Ce dispositif, et le discours prononcé, permettent au MR de défendre notamment sa vision du travail.
Le problème des contre-discours est qu'ils peuvent s'avérer contre-productifs...
Le contre-discours est nécessaire mais insuffisant. Pour répondre à l'affirmation des liens entre immigration et insécurité – qui mobilise surtout des expériences individuelles et des émotions –, le contre-discours oppose des chiffres, des statistiques, bref des arguments rationnels et objectifs. Mais un tableau Excel ne peut rien faire contre une émotion.
Par ailleurs, si vous dites à ce citoyen que son discours est raciste ou homophobe, il va se braquer car vous l'attaquez dans ses valeurs, sa personnalité, son histoire familiale; il va se protéger. C'est la même chose lorsqu'on veut argumenter avec un complotiste ou un masculiniste. Pour reprendre un autre thème, celui du «grand remplacement», un contre-discours pourra toujours en montrer l'inanité, mais ce que retiendra l'auditeur, c'est le thème du «grand remplacement», qui gagne donc en notoriété. En fait, il faut relier, et non pas opposer, le contre-discours et ce que j'appelle le discours alternatif qui, lui, fait davantage appel aux émotions.

Justement, qu'est-ce qui fait l'intérêt d'un discours alternatif?
Le discours alternatif permet d'échapper au cadrage que l'adversaire veut imposer et propose d'éclairer le débat en le recadrant. Lors d'un débat de Jean-Luc Mélenchon avec un citoyen considérant qu'il y a trop de migrants, le discours alternatif de Mélenchon identifie avec ce citoyen une valeur commune: nous sommes d'accord qu'il est bien d'aider son prochain.
Bref, d'abord, il l'écoute et il ne l'attaque pas en le faisant passer pour un raciste. Il se demande ensuite quelle serait la meilleure façon de faire, en articulant cette valeur commune à une quête. À ce moment-là, Mélenchon passe à un contre-discours, mais ancré dans la réalité: idéalement, oui, il faudrait que tous ceux qui fuient leur pays y restent. Mais fermer les frontières, ça ne marche pas et expulser tous les illégaux va demander des moyens financiers colossaux.
Bref, la solution antimigrants n'est pas réaliste. Le discours alternatif consiste donc à faire sortir l'opposant de son propre bac à sable pour l'amener sur le vôtre. Mais là non plus, il ne faut pas opposer discours alternatif et contre-discours: les deux doivent marcher ensemble. Il faut articuler l'idée à l'émotion car c'est l'émotion qui mobilise à l'action.

* «Discours, contre-discours et discours alternatifs», François Debras, Altaura Éditions, 160 p., 19 euros.



«Lorsque Elio Di Rupo ou Georges-Louis Bouchez racontent leur histoire familiale pour expliquer leur engagement politique, rend possible un processus identificatoire», souligne François Debras. © PHOTO NEWS